

Jean-Marc Besse

Les marques du territoire

dans

Anne-Marie Filaire, *Enfermement*, Ateliers/Editions Tarabuste, Argenton-sur-Creuse, 2006, pp. 55-62.

Anne-Marie Filaire s'est depuis longtemps (pensons à son travail en Auvergne entre 1994 et 1996) attachée à rendre compte des formes de la présence du temps dans le paysage, ainsi que des mouvements qu'on peut y déceler. Car le paysage, aussi écarté soit-il en apparence, aussi inerte, est toujours instable, ou plutôt il contient toujours une espèce de *bougé* qui ne se révèle qu'aux regards attentifs : ceux du berger, du guetteur, ou de l'artiste. Il y a bien sûr les mouvements *dans* le paysage, mais aussi les mouvements *du* paysage lui-même. Ces divers mouvements, dans leurs rythmes et leurs intensités variables, se donnent sous l'apparence de traces, de marques, d'espaces. Ils forment une sorte d'écriture, souvent discrète, mais qui apparaît parfois comme un cri devant le regard. La photographie d'Anne-Marie Filaire se tient devant cette écriture, qui est celle du monde même, comme pour s'en faire le témoin.

Cette leçon avait pour la photographe une portée générale, dépassant les limites de ses premiers terrains d'investigation. Anne-Marie Filaire était pour ainsi dire conduite à développer en d'autres lieux, dans d'autres situations, cette

investigation singulière sur l'espace : c'est vers le Proche et le Moyen-Orient que son regard est désormais porté.

Anne-Marie Filaire a choisi une position volontairement instable pour rendre compte de l'état des territoires en Israël/Palestine. Elle se tient dans l'intervalle : il ne s'agit pas pour elle d'artialiser ou de poétiser la représentation des territoires, et il ne s'agit pas non plus, *a contrario*, d'en faire le simple reportage. Le travail d'Anne-Marie Filaire est animé par une volonté de décrire l'impact sur les territoires de la présence du mur construit par les Israéliens, mais aussi de décrire les contenus et les formes des espaces que constituent les « zones-frontières ». Son travail est celui d'une documentariste.

Le temps, ou plutôt les temporalités dans lesquelles elle s'installe ne sont pas les temporalités rapides de l'événement, voire de l'instant, à la fois vif, intense, et aveuglant. Il y a, d'une part, une sorte de lenteur dans la démarche d'Anne-Marie Filaire : la lenteur de l'approche vers le lieu, celle des observations sur le terrain, de la recherche du point de vue éclairant, et du retour au même endroit un peu plus tard. On a bien affaire à une enquête, une investigation à la recherche moins de preuves que de signes, ou de symptômes, ou d'indices, afin de proposer une compréhension de la situation. « Si la réalité est opaque, écrivait Carlo Ginzburg dans un texte célèbre consacré au « paradigme indiciaire », des zones privilégiées existent — traces, indices — qui permettent de la déchiffrer.¹ » Anne-Marie Filaire

¹ C. Ginzburg, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », dans *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, Flammarion, 1989, p. 177.

s'est installée au cœur même d'une de ces « zones privilégiées », pour y développer sa propre tracéologie.

Mais il y a aussi, d'autre part, ce temps dont Anne-Marie Filaire cherche à rendre compte : celui du territoire lui-même, celui de l'espace, qui n'est pas exactement celui des hommes engagés dans leurs désirs et dans leurs luttes, mais qui se développe pour ainsi dire en marge, comme une retombée active des conflits humains. Ce temps de l'espace n'est pas toujours rapide, même s'il l'est parfois, lors d'une action politique ou d'une action de guerre, comme on le voit avec la progression du mur. Il faut de toute façon un peu d'attention pour le saisir, et beaucoup de méthode pour en rendre compte. Car il s'agit bien, au bout du compte, de construire un regard, c'est-à-dire en même temps une lecture, une interprétation, de la réalité.

Le regard que porte Anne-Marie Filaire sur les territoires dont elle décrit les transformations est proche du regard géographique. On le sait, le géographe, par vocation, porte d'abord son attention sur la physionomie des territoires, c'est-à-dire sur leurs contenus, leurs formes, leurs organisations, leurs mouvements. Et si, bien entendu, ses moyens d'investigation ne se réduisent pas au seul registre de la visibilité, il reste néanmoins que l'apparence visuelle des territoires fournit au géographe une introduction irremplaçable à leur compréhension, c'est-à-dire à la saisie des structures sociales, économiques, culturelles et politiques qui s'expriment plus ou moins directement dans cette physionomie. Parmi les « instruments »

nécessaires au géographe (instruments corrélatifs en quelque sorte à l'usage de l'œil), le dessin, et la photographie dès le 19^e siècle, ont tenu une place privilégiée.

Un des premiers géographes à avoir fait un usage systématique de la photographie dans son travail est Jean Brunhes. Celui-ci écrivait, en 1902 : « Les actes essentiels du travail humain s'impriment en caractères matériels et visibles sur la surface de la terre ; et ces caractères d'un mode de l'activité humaine excluent la plupart du temps les caractères d'un autre mode : là où il bâtit une usine, l'homme s'interdit à lui-même de faire des plantations ; là où il trace une route, il réduit la superficie des champs ou des jardins. Ainsi les territoires habités sont comme des traits physiologiques qui reflètent la manière dont l'homme se comporte vis-à-vis de la terre. ² »

Jean Brunhes combine implicitement deux métaphores lorsqu'il écrit ces lignes : en un lieu donné, la surface de la terre est à la fois comme une page et comme un visage. La surface de la terre est une écriture, *géo-graphie* objective, écriture faite de lignes et de points, et en même temps elle est porteuse d'une intention, et pourquoi pas d'une émotion, d'un mouvement, d'une sorte de vie intérieure. En tout état de cause elle est à lire, car en elle se sont imprimées les activités mais aussi les décisions et les valeurs des sociétés qui vivent en ce lieu. La surface des choses, l'apparence visuelle du monde ne sont jamais innocentes au bout du compte, elles expriment une réalité, et parfois elles la trahissent et la dénoncent. Le paysage est comme la carte ou le dessin vivant de cette réalité. Le

² Jean Brunhes, *L'irrigation*, Paris, 1902, cité dans M.-C. Robic, « Jean Brunhes, un 'géo-photo-graphe' expert aux *Archives de la Planète* », Catalogue de l'exposition *Autour du monde : Jean Brunhes, regards d'un géographe, regards de la géographie*, Boulogne, Musée Albert Kahn, 1993, p. 128.

géographe développe alors un art spécial de la lecture des signes (indices, traces, empreintes), qui sont organisés dans un certain sens, pour mettre en œuvre sa description et sa compréhension des territoires.

La photographie d'Anne-Marie Filaire procède d'une même volonté de lecture. Son travail se présente avant tout comme une description minutieuse, jusqu'au détail, des traces que portent les territoires urbains et péri-urbains qu'elle parcourt et porte jusqu'à l'image. La description suppose de l'attention, mais aussi une volonté d'exhaustivité dans l'enquête, et donc du temps passé à fréquenter les lieux, et enfin une tentative pour ordonner les faits recueillis sur le terrain. Anne-Marie Filaire décrit pour comprendre autant que pour témoigner. Attestation et connaissance vont de pair.

Comment regarder les photos d'Anne-Marie Filaire ? Et, surtout, comment elle-même regarde le paysage ?

Que voit-on dans ces photos ? Un mur, très haut, bordé d'un grillage, qui à la fois avance inexorablement, ferme les horizons, et tient les gens à distance. Un habitat dispersé et mal relié, quelques mauvaises routes, un territoire désorganisé. Les bâtiments semblent parfois posés sur le sol sans relations à leur environnement. On voit beaucoup d'abandons, des friches, des remblais, des sols bouleversés, des tas de ferraille, des carcasses de voitures abandonnées, des espaces délaissés, des espaces d'attente. Il paraît difficile d'habiter dans ces territoires. Ce ne sont pas non plus des espaces de travail. On peut vraiment parler ici de

« marques » dans le paysage, au sens où l'on parle d'un visage marqué : cet espace est fatigué, usé pour ainsi dire, à force d'être bouleversé, blessé.

Face à cette situation, Anne-Marie Filaire se place à un point de vue particulier : elle glisse entre les espaces, elle s'en écarte et parfois s'élève au-dessus d'eux pour chercher une hauteur, afin de mieux saisir et faire comprendre le mouvement général du paysage. Mais toujours une sorte de tension apparaît entre les plans de l'image. Entre les premiers plans, très présents, qui nous désignent de façon concrète l'impact de ce mouvement territorial sur les sols, et l'ouverture du panorama, Anne-Marie Filaire souligne la présence des vides, des zones désertées : ces intervalles sans vie, proprement inhabitables, sont les traces de la violence qui est faite aux territoires.

On voit peu d'habitants dans ces photos, mais pourtant tout nous parle de l'espace et de la façon dont il est habité. Tout se passe comme si Anne-Marie Filaire choisissait de ne pas montrer les habitants pour laisser s'ouvrir l'espace comme tel, ou plus précisément pour faire apparaître les conditions et les formes de l'habitation humaine en cet endroit du monde. Les paysages qui nous sont présentés sont de part en part traversés par le souci éthique de cette photographie.

C'est le lieu de reprendre ici ce que disait le grand historien et théoricien du paysage américain, John Brinckerhoff Jackson. Nous ne voyons plus le paysage, écrivait-il, « comme séparé de notre vie de tous les jours, et en réalité nous croyons maintenant que faire partie d'un paysage, y puiser notre identité, est une condition

déterminante de notre être-au-monde, au sens le plus solennel du mot³ ». Et, donc, concluait-il, ce n'est « pas uniquement en fonction de leur apparence ou de leur conformité à tel ou tel idéal esthétique » que nous devons envisager les paysages, mais aussi d'après leur façon de satisfaire certains besoins « existentiels » de l'être humain (des besoins existentiels qui sont surtout, d'ailleurs, des besoins affectifs et sociaux). Le paysage fait partie de la vie humaine au sens le plus commun et le plus ordinaire du terme. Il est un des plis de l'existence humaine.

De cela, nous pouvons tirer quelques leçons de méthode, aussi bien pour la lecture des paysages que pour leur fabrication. Et ces leçons s'appliquent particulièrement au travail d'Anne-Marie Filaire. L'objet premier qui doit préoccuper celui qui étudie les paysages, c'est en effet la façon dont l'espace a été organisé par la société. Mais, étudier l'organisation de l'espace, cela veut dire, par exemple, s'attacher à répondre aux questions suivantes : comment la communauté trace ses frontières, comment elle divise et répartit les terres, comment elle construit des routes et un lieu pour les réunions publiques, et réserve de la terre pour l'usage commun. Il faut s'intéresser, plus généralement, à la diversité de ces formes spatiales, aux éléments structurants et aux dynamiques, aux discontinuités et aux circulations, car tous ces traits permettent de caractériser un paysage. Mais, au bout du compte, on aperçoit que tout paysage, d'une manière qui lui est propre, est relatif à un projet social et politique. Et celui qui prétend étudier les paysages a pour tâche première et essentielle d'observer et d'interpréter les contenus, les

³ John Brinckerhoff Jackson, *A la découverte du paysage vernaculaire*, Arles, Actes Sud/ENSP, 2003, p. 262.

formes et les dynamiques du paysage pour y apprendre quelque chose du projet de la société dont il est le produit.

On doit donc trouver de nouveaux critères pour évaluer les paysages, existants ou projetés. Pour cela il faut abandonner le point de vue du spectateur, et poser la question de l'intérêt que l'être humain aurait à vivre dans ces paysages. Quelles possibilités le paysage offre-t-il pour vivre, pour la liberté, pour établir des relations sensées avec les autres hommes et le paysage lui-même ? Qu'est-ce que le paysage apporte pour la réalisation personnelle et le changement social ? La réponse à ces questions est sans appel : on ne doit jamais transformer le paysage sans penser à ceux qui y vivent.